

FRANÇOIS DAMIENS WILLIAM LEBGHIL LAURA FELPIN

C=5



AVEC BRUNO PODALYDÈS ET AVEC LA PARTICIPATION DE VANESSA PARADIS

COTA DATE DA SOUR BIUNO PRODUCTION DE VANESSA PARADIS

COTA DATE DA SOUR BIUNO PRODUCTION DE VANESSA PARADIS

MEDITE E PROGRAMMANTO DE DOCUMENTO DE PRODUCTION DE L'ANDIO DE L'A

SND présente une production **FIRELIGHT**

COMPLICES

Un film de **Cécilia ROUAUD**

François **DAMIENS**

Avec William **LEBGHIL**

Laura FELPIN

Durée: 1h37

Au cinéma le 12 avril

Distribution

PATHÉ FILMS AG Neugasse 6, 8005 Zürich Tél.: 044 277 70 83 vera.gilardoni@pathefilms.ch

Relations presse

JEAN-YVES GLOOR 151, Rue du Lac, 1815 Clarens Tél. : 021 923 60 00

jyg@terrasse.ch



INTERVIEW CECILIA ROUAUD INTERVIEV INTERVIEV INTERVIEV INTERVIEV INTERVIEV



« Les Complices » est très différent de vos deux précédents films. D'où vous est venue l'idée de ce personnage de tueur subitement allergique à la vue du sang ?

C'est un phénomène dont je suis moi-même victime. Je tombe dans les pommes quand je vois une goutte de sang. C'est un dérèglement du cerveau reptilien qui se croit en danger de mort en présence de sang, ce qui conduit à une baisse de la tension et du rythme cardiaque qui font qu'on s'évanouit. C'est à la fois gênant... et très drôle. Je me suis demandée dans quelles conditions cela pouvait devenir réellement problématique et j'ai trouvé : si j'étais amenée à tuer des gens pour survivre ! Max, qu'interprète François Damiens, était né ; un tueur à gages qui s'évanouit lorsque le sang coule et ne peut donc plus exercer son métier.

On reconnaît votre humour, déjà présent dans « Je me suis fait tout petit » et dans « Photo de famille ».

J'ai été bercée enfant par les films de Woody Allen et des Monty Python. Le rire est une tradition familiale, presque une règle de vie. Pour moi, c'est ce qui permet de contrer l'absurdité de la vie et qui m'aide à la comprendre.

Un humour qui oscille en permanence entre drôlerie pure, causticité et ...tendresse. Face au monolithe qu'est Max, il y a ce jeune couple (William Lebghil et Laura Felpin) qui se met en quatre pour l'aider à retrouver du travail ; deux vrais gentils qui vont aller assez loin pour remplir leur mission...

Je voulais, avec ce film, réhabiliter la figure du gentil. À la sortie de « Photo de famille », j'avais été assez blessée par une critique qui qualifiait les personnages du film de trop gentils au sens de niais, quoi ! Je ne m'attendais pas à ce que l'on m'attaque sur ce point, je ne sais pas si on peut être trop gentil. Je crois, moi, que la gentillesse n'a rien à voir avec la bêtise ou avec une fausse bienveillance où l'on cacherait ce qui va mal derrière un vernis à l'eau de rose. Je crois que c'est une force subversive au contraire. C'est une qualité et un effort, d'être gentil. C'est de l'intelligence sociale et c'est une sacrée po-

litesse que l'on rend au monde. La gentillesse n'exclut pas la lucidité, elle ne met pas de côté les dysfonctionnements du monde, mais, les intégrant, elle permet de mettre du liant. Alors, oui, pourquoi ne pas faire cohabiter deux authentiques gentils avec un tueur ? Réhabiliter cette vertu essentielle ?

Karim et Stéphanie travaillent tous les deux pour une société spécialisée dans l'immobilier. À travers eux et la courte incursion qu'y fait Max, vous abordez aussi une dimension sociétale peu réjouissante. Il ne fait pas bon vivre dans cette entreprise!

Une amie qui travaille dans ce genre de société m'avait raconté la hiérarchie qui y régnait: en haut, les cadres, au milieu, les employés, au niveau zéro, l'accueil et, en dessous, les call centers aui ont vue sur les roues des scooters. Si vous vous promenez à Paris, vous verrez les gens travailler à travers les vitres installées au ras du trottoir. Pour forcer le trait, j'ai pris le parti d'installer directement le call center dans un parking. Pour montrer le déclassement des gens, l'inhumanité au travail. Là, on est vraiment au fond du panier. Mettre un tueur au sens strict dans cette société de tueurs au sens métaphorique me permettait de questionner la place de la morale. Bien sûr, tuer des gens est amoral mais qu'en est-il d'une société qui laisse des gens en humilier d'autres ?

Vous signez seule le scénario du film. A-t-il été difficile de fondre ces trois mondes pour réussir à en faire ce polar?

Ça a été un régal absolu : le genre du polar offre une liberté à laquelle je n'étais pas habituée. On est dans un monde irréaliste, un peu absurde qui permet de beaucoup s'amuser. Les situations de vie ou de mort révèlent les personnages de façon extrêmement efficace.

Vous vous amusez également énormément avec les dialogues.

J'adore écrire les dialogues – la poésie et la drôlerie qu'ils peuvent insuffler. Et j'aime beaucoup l'idée de réussir à faire passer des informations l'air de rien, avec une petite note

en plus de ce qu'on dirait dans la vie, des expressions un peu décalées... Je crois en la force des mots.

Autre particularité du film : on ne sait jamais vraiment où on est...

J'avais commencé à écrire avec Paris en tête et, parallèlement, je regardais « Better Call Saul », la série de Vince Gilligan et Peter Gould. J'enviais leurs décors hallucinants, je me disais qu'ils avaient des espaces de jeu colossaux. Tout à coup, j'ai eu une illumination : il fallait tourner le film ailleurs, dans des décors qu'on n'avait jamais vus. J'ai repris mon scénario dans cet objectif en pensant au lac du Salagou, un lac artificiel près de Montpellier: un endroit étrange, désert, où la terre est rouge, l'eau verte, et l'espace-temps aboli. C'était intéressant pour le film. En poursuivant dans cette logique, on a inventé des fausses plaques d'immatriculation et de faux panneaux de signalisation pour qu'on n'ait pas l'air d'être en France. La météo nous a aidés en alternant des ciels étranges, noirs et venteux, qui accentuent une atmosphère de fin du monde, et des ciels bleus au soleil de plomb. De plus, on a décidé de bannir le rouge du film. À part le sang, il n'y a rien de rouge, ni dans les costumes, ni dans les décors. Cela contribue, je crois, à créer une atmosphère très particulière.

Aviez-vous tout de suite François Damiens en tête pour le rôle de Max?

À l'origine, c'est Jean-Pierre Bacri qui devait l'interpréter et Djamel Debbouze, avec qui il était ami et avec qui il rêvait de re-tourner, devait jouer Karim. Jean-Pierre et moi avions commencé à travailler sur le projet, puis, finalement, Jean-Pierre s'est trouvé trop vieux pour le rôle. J'ai repris le scénario, rajeuni les personnages... Entre temps, Jean-Pierre est mort. Sa disparition m'a bouleversée, comme elle a bouleversé beaucoup de monde - elle me bouleverse encore. C'était très compliqué pour moi d'arriver à avoir envie de quelqu'un d'autre pour le rôle. François Damiens a réparé cette douleur. Dans la vie, c'est quelqu'un d'extrêmement élégant, touchant, chaleureux. Un vrai gentil comme Jean-Pierre Bacri – qu'on ne peut pas taxer de naïveté - l'était. Tout en s'en défendant en faisant rire, il croit profondément en l'autre, il aime profondément les gens. Il a réparé l'irréparable. Je lui dois beaucoup.

Parlez-nous de William Lebghil...

Djamel Debbouze était aussi irremplaçable que l'était Jean-Pierre. Il me fallait aller vers un autre genre de comédien. J'avais repéré William dès « Les Combattants », de Thomas Cailley. Chaque



fois que je le vois, je le trouve épatant, craquant. Ce type est un génie, il a une langue bien à lui, une diction particulière et tout ce qu'il propose est juste. Humainement, il est au moins aussi sympathique que Karim dans le film.

Karim n'est pas un emploi facile.

C'est un personnage sur la ligne. Au début, on doit le trouver naïf et fragile mais, au fur et à mesure, on comprend qu'il n'est ni l'un ni l'autre. Il est juste authentiquement gentil. C'est même un militant de la cause. Ce qui l'aide à vivre, c'est de voir le monde comme il le voit : il pardonne à l'autre d'être inconséquent, voire méchant. C'est une force énorme. Il a fallu beaucoup de finesse à William pour faire évoluer ce personnage.

Laura Felpin, qui joue Stéphanie, sa compagne, est beaucoup plus volcanique.

Ils sont tous les deux asservis par leur condition sociale et financière mais alors que l'un, Karim, temporise et apaise, en essayant d'être au plus proche de ce qu'il est fondamentalement - dans la douceur, la bienveillance et l'altérité en mettant comme il le dit « de la joie dans son ramage » -, Stéphanie lutte avec les armes de la colère, ce qui est également parfaitement légitime.

C'est la première fois qu'on voit l'humoriste au cinéma.

William, qui avait tourné avec Laura dans un court-métrage, m'a parlé d'elle et j'ai immédiatement éprouvé un élan d'amour pour cette fille drôle et émouvante ; un sentiment presque maternel. Laura, c'est à la fois un petit bulldozer qui fonce, quelqu'un qui doute, qui a trop peur, trop pas peur. Elle a une énergie débordante, une intelligence rare. Sur le plateau, William et elle, qu'on sentait liés par une amitié solide, ont su créer un couple crédible. Karim et Stéphanie s'aiment fort mais ne sont pas non plus dans un amour romantique ou romanesque ; plutôt dans la complicité. Leur but, c'est de se marrer ensemble. Il me semble que ça peut être ça l'amour - ni une question de vie ou de mort ni une somme de grandes déclarations...

Leur gentillesse cède assez vite le pas à des actes plus radicaux, même si ceux-ci sont toujours dictés par l'envie d'aider Max.

Au départ, ils agissent comme des gens normaux en le coachant pour rentrer dans leur entreprise. C'est un gars qui a perdu sa femme, son travail... Le truc, c'est que Max est complètement asocial... C'est un professionnel fermé à toute humanité : on ne peut pas à la fois tuer des gens et rester humain. Mais, bon, il n'a pas de chômage, il faut bien qu'il se reconvertisse et, comme le lui dit son copain Paulo (Bruno Podalydès), « L'immobilier, c'est pas non plus très sain comme milieu ». Le hic, c'est que la seule qualité qu'il peut mettre en avant, c'est son sang-froid et, contre toute attente, c'est ce qui séduit la DRH. J'ai bien aimé souligner ces injonctions contradictoires auxquelles la société nous soumet : être heureux, se développer personnellement et en même temps, rester soumis, et, en même temps, savoir être brutal, parler cash. C'est quand même pas simple... Pour Karim et Stéphanie, se mettre dans la roue de Max pour le défendre n'est pas si absurde. À ce moment du film, lorsqu'ils se transforment en gangsters (de pacotille), ils sont comme des gosses qui ont dévalisé le magasin des farces et attrapes et qui s'amusent à jouer les durs en copiant leur copain. Si on sait encore le faire, jouer est peut-être ce qui va nous sauver!

Ce n'est pas très optimiste...

Si. Parce que le monde, même s'il tourne à l'envers, est peuplé de gens drôles et gentils. Comme dans les westerns, ce sont eux qui gagneront à la fin.

La scène où Karim et Stéphanie traquent le tueur de Max avec des talkies-walkies est particulièrement drôle.

Elle doit beaucoup aux « Low » qui ont composé la musique du film – ils étaient déjà les auteurs de celle de « Photo de famille ». C'est difficile de composer une musique pour une comédie mâtinée de polar. Eux ont choisi de s'affranchir d'une écriture musicale classique en poussant les curseurs vers le haut. Parfois, on est vraiment dans la caricature, comme dans

cette séquence de western décalé lorsque Stéphanie et Karim font le guet dans le canyon du diable. C'est un peu dingue et, en même temps, ça marche.

Dans « Les Complices », il y a aussi deux personnages savoureux : Paulo, le nettoyeur (Bruno Podalydès), et la femme de Max, qu'interprète Vanessa Paradis.

Pour le premier, dont on découvre qu'il n'est pas le gentil qu'il a l'air d'être, je voulais un acteur particulièrement sympathique. J'ai pensé à Bruno dont j'adore l'humanité et la drôlerie, et les films évidemment. Il a accepté le rôle avec la modestie des grands. Bruno a une façon d'être qui est très originale; très rare. Un phrasé tellement poétique que tout, dans sa bouche, devient savoureux. Il a été d'un grand soutien sur le film. Quant à Vanessa, qui joue l'épouse et le talon d'Achille de Max, elle est la première à m'avoir fait confiance à mes débuts. Elle est dans tous mes projets. Elle apporte quelque chose de magique à chacun des personnages qu'elle a incarnés pour moi. C'est une fée.

Comment avez-vous travaillé en amont avec tous ces comédiens ?

Travailler avec les acteurs est ce que j'aime le plus. Mon plaisir est de trouver la bonne facon de faire avec chacun. Avant le tournage, François était déjà prêt : il s'était préparé à ce contre-emploi, il avait minci, il était au cordeau, vraiment très précis. Ma seule tâche a été de gommer chez lui les béquilles sur lesquelles il a l'habitude de s'appuyer. Dans le film, le personnage devait être absolument fermé, très différent de ce qu'il joue d'habitude. Je trouve que ça lui va bien. Laura avait, au contraire, besoin d'informations précises, de cadre - il fallait canaliser son énergie, tout en laissant libre cours à son imagination. Quant à William, la seule difficulté a consisté à choisir entre les propositions qu'il faisait, toutes plus exaltantes les unes que les autres.

Aviez-vous des références en tête durant la préparation ?

J'avais une référence pour la direction artis-

tique: « Better Call Saul », que j'ai cité plus haut. Sinon, mes inspirations viennent d'un mélange des films de Martin Mc Donagh (Bons baisers de Bruges, l'Irlandais) et de « La Chèvre », de Francis Veber, film que j'adore.

Je n'en ai revu aucun, ni en écrivant ni en tournant. Je trouve inhibant de se confronter aux films qu'on aime. Et puis j'aurais envie de refaire les mêmes plans. Quand je travaille sur un film, je regarde des choses qui ne m'intéressent pas!

C'est la première fois que vous faites appel à Pierre Cottereau.

Je ne connaissais pas Pierre et ça a été une rencontre extraordinaire. Pierre est quelqu'un qui ne s'interdit rien, il est très créatif, fougueux, instinctif; très drôle aussi. Avec lui, je me suis autorisée à faire des choses que je m'interdisais jusqu'alors. Les chefs opérateur avec lesquels j'avais travaillé m'ont tous beaucoup apporté et j'ai le sentiment d'avoir gagné grâce à chacun en confiance et en légitimité. Lui m'a poussé à oser. Je me suis enfin hasardée à faire des contre-plongées, des plans depuis l'intérieur du coffre d'une voiture, d'un tiroir, à faire des plans très larges, de paysages. J'ai adoré.

Un mot sur le montage que vous avez fait avec votre frère, Fabrice Rouaud.

Nous avions des univers très différents à mettre en place : on devait être sincère dans chacun - dans le polar, dans la comédie comme dans l'aspect sociétal du film. Il a fallu trouver un équilibre. Mon frère Fabrice aime dire qu'il y a dans chaque film une scène emblématique et que, lorsqu'on l'a trouvée, c'est gagné. Dans « Les Complices », c'est celle où Karim tapote les lèvres de l'agent zéro que Max est en train de faire parler. Quand on l'a trouvée, on s'est dit qu'on tenait le film! Durant cette période, nous avons fait beaucoup de projections : avec les producteurs, avec des copains réalisateurs, d'autres, pas du tout dans le milieu du cinéma. Mon frère et moi croyons beaucoup au collectif. L'idée que chacun apporte un peu de lui dans un film est ce que j'aime le plus dans ce métier.

INTERVIEW François Damiens INTERVIEV INTERVIEV INTERVIEV INTERVIEV INTERVIEV



C'est la première fois que vous tournez sous la direction de Cécilia Rouaud...

Je ne la connaissais pas. La première fois que Cécilia et moi nous sommes rencontrés, nous avions prévu de passer une demi-heure ensemble; on est resté à discuter pendant deux heures, on n'a même pas parlé du film. D'entrée de jeu, sa personnalité m'a plu. Elle est intelligente, drôle, ultrasensible. Elle capte tout, sent tout. J'aime le regard qu'elle porte sur les choses, ses valeurs aussi. Ce n'est pas un hasard si son film parle de gens gentils.

La gentillesse, c'est important pour vous ?

C'est la plus belle des qualités à mes yeux. Quelqu'un de gentil, pour moi, n'est ni un niais ni brave, comme on le dit parfois des gens avec un peu de mépris ; non, pour moi, un gentil est une personne loyale, une belle personne!

Au début des « Complices », on ne peut pas dire que Max, votre personnage, soit quelqu'un de spécialement gentil...

Non, vraiment pas et c'était ça qui était intéres-

sant. Il fallait l'humaniser; qu'à la fin du film, on ait presque envie de prendre ce type dans les bras. C'était mon défi. Les vrais gentils, ce sont Karim et Stéphanie, qu'interprètent William Lebghil et Laura Felpin. Quand je vois le couple qu'ils forment, je me dis que j'aimerais être leur enfant.

C'est la première fois que vous incarnez un tueur à gages.

J'en rêvais depuis longtemps. C'était agréable de jouer ce type qui dézingue tout le monde et tue avec une facilité aussi déconcertante. C'était amusant, par exemple, de tourner cette scène où Max tue la femme du type sur lequel il avait un contrat, dans la salle de bains. Cela me faisait penser à un tueur, très connu en Belgique, qui, pendant quelques années, chaque vendredi soir, allait braquer des fourgons de monnaie devant des supermarchés. Après sa mort, on lui a consacré un documentaire dans lequel sa femme expliquait que, ces soirs-là, il était différent, sans doute un peu tourmenté. Une heure après, il rentrait chez lui et elle retrouvait l'homme auquel elle était habituée. Le type avait quand même fait exploser un four-

gon et tué deux ou trois personnes. Mais, bon, il avait terminé sa petite affaire et recouvré sa sérénité. Pour lui, ces actes étaient banals, anodins...

Sauf que Max devient allergique à la vue du sang...

C'est rare pour un tueur, c'est embarrassant, ça fait sourire... On a à peine commencé à voir les premières images qu'on rigole déjà un peu. Un boucher allergique au sang, déjà, ça peut être marrant, c'est presque plus évident, mais un tueur à gages...

C'est d'autant plus gênant que, faute de bénéficier du chômage, votre personnage est obligé de se couler dans la vie normale et d'apprendre, avec l'aide de ses voisins, les codes du bon vendeur immobilier, tout en entraînant ces derniers dans sa vie de tueur. De là à mettre au même niveau l'immoralité des uns et des autres...

« Toi, tu vends des maisons à des gens qui n'ont pas les moyens de les acheter; tu les tues à petit feu », dit Max à Karim. Qu'est-ce qui est plus amoral ? À un certain moment, on peut se poser la question. J'ai toujours été choqué de voir des commerciaux brandir des crédits à des gens qui n'avaient pas l'argent pour les rembourser; c'est comme donner une arme à un enfant. À côté de messages plus évidents, toute la subtilité de Cécilia consiste à en faire passer plein d'autres de manière souterraine. Je trouve que cela donne beaucoup d'épaisseur au film.

Comment prépare-t-on un personnage comme celui-là?

En général, on m'habille avec des vêtements que je n'ai pas envie d'acheter à la fin du tournage. Pour une fois que l'on me faisait porter un beau costume, j'ai essayé de faire un effort: j'ai un peu maigri. Comme je ne m'intéresse pas particulièrement aux armes, et même si j'en avais déjà un peu utilisé sur certains films, j'ai appris à manier un revolver- poser, par exemple, un un silencieux dessus avec des gestes fluides. J'ai appris à me déplacer d'une

manière- on ne marche pas pareil quand on porte une arme sur soi. J'ai aussi appris à tomber. Ce n'était pas une très grande préparation : j'ai plutôt essayé d'être concentré et de respecter ce que j'avais à jouer au moment de le jouer. Max devait être un peu comme son costume -assez sobre. Même s'il tend le film, ce sont William et Laura qui font rire.

À l'origine, Cécilia Rouaud projetait Jean-Pierre Bacri dans le rôle de Max. Prendre sa succession, ça fait peur ?

J'adorais cet acteur- son humour, sa façon d'être. C'était un monument. Je peux revoir vingt-cinq fois certains de ses films. Passer derrière lui ? Je ne sais pas si je le savais au moment de tourner. Je n'y ai pas pensé en tout cas. Cela m'est arrivé de passer en deuxième, troisième, voire quatrième position dans un film, et de me rappeler qu'Untel, Untel ou Untel avait été pressenti avant moi. Ce n'est pas agréable, c'est comme arriver chez quelqu'un avec un bouquet de fleurs et apprendre après qu'on est là seulement parce que les autres ne voulaient pas venir. Je n'ai pas du tout ressenti cela sur le tournage.

Comment est Cécilia Rouaud sur un plateau?

On a affaire à une scénariste et à une réalisatrice: avec elle, tout est précis. Elle sait exactement ce qu'elle veut et c'est très agréable. J'adore la subtilité qu'elle met dans chaque petit détail. C'est cette scène où Karim sonne à la porte de Max et se décroche la tête pour essayer de voir comment c'est chez lui- comment est le jardin ? La cuisine ? On a tous fait ça un jour! Et la déception lorsque Stéphanie dit à Karim: « Non mais je n'ai jamais vu ça de ma vie. Le type on lui offre une bouteille de Crémant, il dit pas merci, il dit ok ». Son monde s'écroule. J' 'aime ce genre de rire qui donne mal au ventre. Après chaque prise, Cécilia venait nous parler. S'il y avait cinq répliques dedans, elle avait une intention particulière pour chacune. Elle était vraiment avec nous et c'était délicieux de travailler dans ces conditions de confiance. Cécilia s'entoure de gens qui lui ressemblent, donc l'équipe technique était adorable - vraiment de belles personnes. Nous étions tout le temps



ensemble, on allait manger le soir, boire des verres. Parfois, quand on tourne, on a envie de fuir et on est ravi de rentrer chez soi le weekend. Là, au contraire, personne n'avait envie de quitter le plateau.

Vous est-il arrivé d'improviser?

Très peu. Le texte était tellement écrit, si précis, que cela ne justifiait pas de faire trop de propositions. C'est un peu comme la pâtisserie : il faut respecter les mesures sinon on dérègle la chimie du truc. C'est souvent quand les films sont mal écrits qu'on improvise beaucoup.

Parlez-nous de vos partenaires, William Lebghil et Laura Felpin.

On s'est entendus dès le premier jour et on ne s'est plus quittés. Dans la vie, aussi, ce sont de vrais gentils. Ce film, on l'a vraiment fait ensemble. Il n'y en a pas un qui a cherché à tirer la couverture à lui- ce n'est pas le cas sur tous les tournages où l'on sent parfois une espèce

de compétition, de petites batailles d'égos. On était dans la bienveillance, l'entraide.

J'étais très content de retrouver Vanessa Paradis, tellement adorable, délicate, et tellement gentille elle aussi. Et j'ai éprouvé beaucoup de plaisir à rencontrer Bruno Podalydès. On a peu de séquences ensemble mais il m'a impressionné. Quand on jouait tous les deux, les scènes de pêche notamment, on avait l'impression d'être juste au bord de l'eau, dans le regard l'un de l'autre ; on n'avait pas le sentiment de jouer, plutôt de discuter sans se soucier de rien.

Avec ces scènes bucoliques et le décor du quartier général de Max, on sent, dans le film, une volonté de démythifier totalement le milieu du banditisme.

Cécilia s'est écartée des codes ordinaires du polar. On comprend d'ailleurs que Karim et Stéphanie sont très déçus de découvrir l'antre de leur copain. En faisant cela, elle donne sans doute une vision beaucoup plus juste de cet univers que n'en donne habituellement le ci-

cinéma. Pas sûr que, vue de l'intérieur, la mafia soit comme les films cinéma nous la décrivent. Avec la gentillesse, c'est ce qui donne la drôlerie et la poésie du film...

Dans quel genre feriez-vous entrer « Les Complices » ?

Dans un habile mélange. Il y a le côté polar qui donne au film un espace stylistique et une liberté très intéressants ; et le coté comédie – un humour de haute voltige, je trouve. On n'est jamais dans la recherche de l'effet comique.

En 2023, on vous retrouve dans quatre longs-métrages dont trois sont réalisés par des femmes. Outre « Les Complices », on vous verra dans « La Graine » d'Eloïse Lang, et dans « Le Procès du chien », de Laetitia Dosch.

J'aime bien tourner avec des femmes. J'ai l'impression qu'elles réussissent à révéler des choses en moi que j'ignorais avoir, et que les hommes ne trouvent pas forcément. Elles appuient sur le bon bouton, trouvent les bonnes combinaisons. Bref, elles pigent plus vite le mode d'emploi que les hommes. J'aimerais beaucoup retourner avec Cécilia un jour.



INTERVIEW William Lebghil INTERVIEV INTERVIEV INTERVIEV INTERVIEV INTERVIEV

William Lebghil

Votre personnage, Karim, est presque un militant de la gentillesse...

C'est sa nature, il ne peut pas lutter contre. Dès les premières pages du scénario, Karim m'a plu. Il me touchait, je me reconnaissais en lui. J'ai du mal, par exemple, à me mettre en colère ou me montrer blessant. C'est un trait de caractère qui peut parfois passer pour de la faiblesse ou un manque de personnalité alors que je pense, au contraire, que c'est une force. J'ai le sentiment qu'être gentil demande plus d'efforts que d'être méchant. Évidemment, dans « Les Complices », la gentillesse de Karim est un peu poussée à l'extrême.

Cela n'empêche pas votre personnage d'être parfaitement lucide sur les gens qui l'entourent et les situations qu'il traverse.

C'est sa façon de réagir au monde qui l'entoure. Encore une fois, quoiqu'on en dise, la gentillesse n'est pas un défaut même si elle est souvent perçue comme tel. Par amour pour sa compagne et par gentillesse envers Max (François Damiens), Karim est capable de faire des choses complètement folles. La gentillesse était un élément très important du film pour Cécilia et j'étais complètement d'accord avec elle.

On pourrait aussi parler de parcours initiatique.

Absolument. C'en est un pour les trois personnages. Max, lui aussi, apprend à être gentil.

Malgré le plaisir qu'il prend à imiter un gangster – avec tous les gadgets qui vont avec -, Karim n'apprend pas vraiment à devenir un tueur.

Non, même s'il pense à un moment, et à son corps défendant, qu'il en est peut-être devenu un.

Connaissiez-vous les films de Cécilia Rouaud avant de vous lancer dans le projet ?

J'avais vu « Photo de famille », je ne la connaissais pas personnellement. La première fois que nous nous sommes rencontrés, ça a été un coup de foudre instantané. Nous étions sur la même fréquence. Sur un plateau, elle est exceptionnelle, très rassurante, très réconfortante. Avec elle, on se sent libre, en sécurité.

« Les Complices » est très différent des films qu'elle a réalisés jusqu'ici – polar, comédie, comédie de l'absurde, comédie poétique...

Et c'est ce qui me séduisait. Il y a, dans le film, de vraies situations de comédies- ce ne sont pas simplement des blagues-. Laura, François et moi sommes comme des poissons hors de l'eau... J'ai adoré aussi la manière qu'elle a, au-delà de l'histoire de son allergie subite au sang, de traiter le personnage de Max, le tueur à gages. Il est si loin de l'imaginaire des films de James Bond et des classiques du genre américain qui nous ont bercé et nous bercent toujours. Elle n'essaie pas d'imiter mais rend au contraire très vraisemblables les vies de ces gens ; des gens normaux, en somme, très banals, qui font un travail comme un autre...

...finalement guère plus scandaleux que celui qu'accomplissent les cadres du consortium immobilier qui tient ses employés à petit feu...

C'est ce que dit Max à Karim : « Moi, je tue des gens mais, au moins, je le fais proprement. Vous, vous les tuez à petit feu, c'est limite plus lâche ». C'est intéressant de faire ce parallèle.

D'autant que les conditions de travail des uns et des autres ne sont pas plus rutilantes.

Karim et Stéphanie, qui s'attendaient en effet à descendre dans le sous-sol de « Batman », se retrouvent au fin fond d'un parc à huîtres miteux avec des ordinateurs d'un autre âge et aucune nouveauté technologique qui pourrait les faire rêver. Le parking du call center où ils travaillent n'est pas si différent.

Vous donnez presque toujours l'impression de jouer sans efforts. Vous travaillez vos rôles ?

Ben oui, quand même ! Je travaille sur le scénario dès avant les lectures parce que je lis très

William Lebghil

très mal. François Damiens, que j'ai rencontré pour la première fois à cette occasion, et qui m'impressionnait beaucoup, m'a tout de suite mis à l'aise : il est arrivé en me disant que lui non plus ne savait pas lire en séance de lecture. J'étais content d'avoir un copain mauvais élève. Ce sont des moments toujours un peu délicats, surtout sur ce genre de films où il y a beaucoup d'action : ce n'est pas facile de se mettre dans la situation d'être poursuivi par des tueurs assis dans une grande salle autour d'une table en U.

Comment travaillez-vous après?

Ça peut paraître évident parce que c'est quand même la base : j'apprends mon texte , exactement comme un pianiste apprend sa partition avant de la jouer. Après, tous mes efforts portent sur le fait d'arriver sur le plateau en ayant suffisamment travaillé pour me sentir détendu, attentif et pouvoir être dans l'instant présent.

Vous le disiez, c'est la première fois que vous donnez la réplique à François Damiens...

François nous a énormément aidés, Laura et moi. Il était comme un grand frère. La veille du tournage, il nous a dits : « On est une équipe, surtout, il faut qu'on se regarde dans les yeux », et c'est ce qui s'est passé : on se regardait vraiment. Dès le premier jour, une complicité est née entre nous. C'est une grande chance sur un tournage et le mérite en revient à Cecilia qui a su réunir des gens qui ont un peu le même ADN. On s'est reconnus.

Vous aviez déjà tourné avec Laura Felpin.

Laura et moi nous étions rencontrés neuf mois auparavant sur un court-métrage dans le cadre d'une collection de Canal Plus sur le confinement. On avait très envie tous les deux de retravailler ensemble. J'ai suggéré à Cécilia qu'elle pourrait être parfaite dans le rôle de Stéphanie. Laura a passé des essais qu'elle a réussis haut la main.



William Lebghil

Le couple que vous formez ensemble est assez éloigné des représentations qu'on en fait au cinéma : moins romantique, plus solide.

Dès la lecture du scénario, j'ai aimé ce couple. On sent qu'ils vont finir leur vie ensemble. Ils ont une forme d'entraide naturelle, ce sont vraiment des alliés; déjà une famille.

Il y a chez vous un côté cartoon et aussi une certaine ressemblance dans le jeu de Woody Allen. En êtes-vous conscient?

La ressemblance avec Woody Allen me flatte. Quant au côté cartoon, je le revendique. J'ai grandi dans les années quatre-vingt-dix avec « Ace Ventura » et « Mr Bean » ; des séries très expressives avec beaucoup de mimiques qui sont un peu devenues mon patrimoine génétique. J'étais aussi très fan des films de Peter Sellers, les De Funès. J'imitais leurs grimaces devant ma famille, cela me faisait beaucoup rire, j'adorais ça, j'adore toujours faire des grimaces.

Avoir tourné avec Riad Sattouf dans « Jacky au royaume des filles » à vos débuts a -t-il renforcé cette propension au comique ?

Peut-être. Riad est aussi quelqu'un de très expressif. Il fait beaucoup de grimaces. Cela a dû infuser en moi.

Cécilia Rouaud dit que, sur un plateau, vous êtes une mine de propositions.

C'est dans ma nature. Mais, là, honnêtement, les situations étaient tellement bien écrites, tellement drôles que c'était facile de s'amuser et de proposer des choses. Avec Laura et François, on voyait immédiatement les passages où on pouvait s'amuser et comment y parvenir. Et puis Cécilia, lorsqu'elle écrivait son scénario, imaginait le film avec Jean-Pierre Bacri et Jamel Debbouze, deux acteurs que j'admire plus que tout. Cela donnait vraiment la couleur du film qu'elle voulait faire.



En même temps, vous réussissez toujours à glisser une pointe de mélancolie dans ces scènes.

Ça aussi, cela fait partie de mon ADN. Quand j'ai commencé à étudier le théâtre, j'avais Arlette Téphany comme professeure. Elle enseignait la tragédie et j'ai beaucoup travaillé les grands classiques – « Hamlet », « Britannicus »... Ce que j'aimais par-dessus tout, c'était de trouver ce qui était drôle dans ces pièces, les vannes que les auteurs avaient pu faire. Dans la pièce de Racine, par exemple, les personnages sont parfois tellement excessifs, ils deviennent tellement fous, qu'ils en finissent par être comiques. Inversement, j'aime trouver la tragédie dans la comédie, une sorte d'équilibre. J'aime beaucoup naviguer entre ces deux zones.

Quand j'étais gamin, déjà, j'étais touché par le personnage de Rowan Atkinson dans « Mr Bean ». Il est très drôle mais sa vie est immensément triste. Il est seul et s'endort tous les soirs avec son nounours, c'est terriblement déprimant et, en même temps, il nous fait rire parce qu'il fait n'importe quoi. Pierre Richard, Jacques Villeret distillent ce même genre de poésie. Elle m'inspire.

« Les Complices » vous a valu un prix d'interprétation au dernier Festival du film de comédie de l'Alpe d'Huez. Quelle a été votre réaction ?

Je ne m'y attendais pas et j'en ai été extrêmement heureux. Cette distinction venait honorer le travail commun que nous avons fait Cécilia Rouaud, la réalisatrice, mes camarades de jeu, François et Laura, et moi. C'était important car nous avons vraiment senti qu'il s'était passé quelque chose d'unique entre nous. Une grande fierté donc.

INTERVIEW INTERVIEW Laura Felpin

INTERVIEV INTERVIEV INTERVIEV INTERVIEV INTERVIEV

Laura Felpin

Bien qu'on vous ait vue récemment dans « Astérix et Obélix : l'empire du milieu » et dans « Le Flambeau », la série de Canal, chronologiquement, « Les Complices » est votre première expérience au cinéma et votre premier grand rôle. Jouer au cinéma, était-ce un désir que vous portiez depuis longtemps ?

J'en avais envie, sans pour autant chercher à forcer les choses. Je voyais « Ça passe », le seule en scène que j'ai écrit et interprété, comme une carte de visite : j'étais visible, on allait voir mon travail. Le cinéma est arrivé avant... Ça a été des rencontres, avec William Lebghil notamment. On a tourné un court-métrage ensemble pour Canal – « L'amour du game », de Pierre Maillard, on s'est bien entendus, on avait envie de retravailler ensemble. William m'a présenté à Cécilia Rouaud...

Quelle a été votre réaction en découvrant le projet ?

Je trouvais le scénario formidable et la rencontre avec Cécilia l'a été encore davantage. J'ai su que je serai heureuse sur son tournage.

Le film mélange la comédie, le polar, le western, l'absurde parfois. Comment abordet-on une telle variété d'angles pour sa première fois ?

Je n'ai heureusement pas eu le temps de

conscientiser tout ça. J'ai seulement essayé d'être à la hauteur de ce que l'on me demandait. Au jour le jour. J'ai fait plusieurs lectures en tête-à-tête avec Cécilia pour trouver la couleur de Stéphanie. Et j'ai appris le scénario par cœur, vraiment par cœur : je connaissais les répliques de tout le monde.

À l'inverse de Karim (William Lebghil), Stéphanie est pleine de rancœur.

Elle n'aime pas sa vie qu'elle trouve merdique, mais elle est amoureuse de son mec, aussi maladroit et sympa soit-il. C'est ce qui la rend si sympathique. Il y a beaucoup de joie entre eux. Simplement, elle aspire à mieux.

Avez-vous fait un travail particulier en amont?

J'ai vite compris que, pour Cécilia, les choses se passeraient au tournage. Avant cette étape, j'ai cherché à donner une allure particulière au personnage. Stéphanie est habillée une taille en dessous parce que j'aimais l'idée qu'elle se sente engoncée dans ses vêtements : elle a dû prendre dix kilos au cours de l'été et se sent mal dans sa peau. Mais ce qui ressort, au final, c'est l'amour qui l'unit à Karim. Il y a beaucoup de poésie dans ce couple : entre eux, ce n'est pas juste une romance, c'est un partenariat.



Laura Felpin

Elle n'aime pas sa vie et n'a pas froid aux yeux quand il s'agit d'aider leur voisin tueur à gages...

Elle l'admire presque et trouve génial par exemple qu'il réussisse à dire « Je vous emmerde » à leur boss et qu'il agresse les gens au bureau. C'est un des aspects du personnage que nous avions travaillé avec Cécilia. L'entraîner, comme le font Karim et Stéphanie, à travailler dans leur boite d''immobilier n'a évidemment pas de sens – il est tellement ingrat, tellement odieux. Mais ça transcende tout. Cécilia tenait beaucoup à cet éloge de la gentillesse : être sympa, s'aider, même si l'autre n'est pas très aimable. Karim et Stéphanie doivent s'accrocher : fondamentalement, Max n'est pas méchant, mais il est quand même exécrable.

Parlez-nous de votre premier jour de tournage...

C'est la scène où je force la porte de Max, notre voisin (François Damiens) et où je lui demande s'il est rentier.; un plan-séquence où l'on me suit de l'entrée jusqu'à la table autour de laquelle je dois tourner. Il y a beaucoup de marques et d'endroits où je dois m'arrêter, beaucoup de textes que je dois dire à des moments précis, donc beaucoup de paramètres que je découvre et que je ne possède pas. François, qui m'impressionne énormément, est adorable, et je ne comprends pas pourquoi, chez lui, tout sonne comme s'il ne jouait pas, alors que moi... On fait une prise, puis deux, puis trois, puis beaucoup d'autres et on ne trouve pas. Je vois vingt personnes derrière la caméra m'observer, je suis pétrifiée. Je pense : « Ils se sont plantés, je ne suis pas Stéphanie et ils s'en rendent compte.»

Que s'est-il passé ensuite?

Cécilia m'a parlé et rassurée. Puis Vanessa Paradis, qui était sur le plateau ce jour-là pour tourner une autre scène, m'a prise à part : « Tu sais, m'a-t-elle dit, au bout de trente ans, les premiers jours, je continue de me sentir nulle. » Si Vanessa éprouvait ça, je pouvais avoir un peu de bienveillance envers moi-même. L'intimité d'une caméra, c'est très oppressant. Chacun est pris par son métier et concentré sur un objec-

tif différent l'un, sa couleur, l'autre son son. Ce collectif était nouveau pour moi : j'ai compris que j'allais devoir lâcher prise, être moins dans le contrôle et davantage dans le jeu. C'est ce que j'ai fait. J'ai aussi compris qu'on n'est jamais bon tout seul. François, William et Vanessa sont tellement bons que c'était un bonheur de jouer ensemble.

Vous avez démarré votre carrière en faisant du doublage.

C'est une discipline à laquelle je tiens particulièrement : elle m'a amenée au métier de comédienne. J'arrivais à Paris, j'étais très jeune et me suis très vite dit que faire du doublage n'était pas juste faire du doublage, c'était être comédien. On sauve des VO grâce au doublage!

Cela exige surtout un travail de la voix...

Et ce travail reste l'une de mes activités préférées. Mais le visage s'exprime aussi. Une des indications que me donnait constamment Cécilia était : « Ne commente pas avec ton visage. » Je ne m'en rends pas compte mais je passe ma vie à le faire ! Autant la brutalité de Stéphanie m'était facile à jouer, autant ses moments de tendresse -très pudiques- étaient délicats pour moi : je ne suis pas quelqu'un de particulièrement tendre et, quand je le suis, je le suis comme j'ai été élevée, à l'italienne !

Dans « Les Complices », vous vous battez dans un karaoké, devez-vous servir d'un fusil...

C'était encore un travail nouveau dans lequel William, François et moi avons été accompagnés par un cascadeur ; cela donne envie de tourner un film d'action. J'ai eu beaucoup de chance avec ce film ; il m'a donné l'occasion de goûter un peu à tout.

Laura Felpin



Justement, quelle directrice d'acteurs est Cécilia Rouaud sur un plateau ?

C'est un super chef d'orchestre. Elle prend le temps de faire les choses. Elle fait et donne confiance; on n'est jamais frustré avec elle. Elle est à la fois très disponible, très accessible en étant quand même dans sa réalité de réalisatrice, dans ce juste milieu qui fait que, pas une fois, ie n'ai vu ou entendu quelqu'un s'énerver.

Vous attendiez-vous à enchaîner si vite d'autres rôles au cinéma?

C'est d'autant plus un concours de circonstances que « Les Complices » n'était pas encore sorti. Le film, déclenchera-t-il l'imaginaire de certains réalisateurs ? Même si j'ai d'abord envie que le film plaise au public, j'ai hâte de le savoir.

Vous avez fait un tabac avec votre spectacle. Après vos chroniques dans « Quotidien », vous participez à la saison 3 de « Lol ; qui rit, sort » : on sent que vous aimez multiplier les aventures.

J'adore le côté multidisciplinaire de ce métierfaire du doublage, du seule en scène, jouer, écrire, réaliser (j'en ai très envie.). Ce panel de possibilités m'intéresse. Mais le spectacle vivant reste ma discipline préférée ; c'est un bonheur inouï ; unique. Il me serait impossible de me dire que je m'arrête même si, pendant quelque temps, je sais qu'il va m'arriver de faire des pauses.

Quels sont vos projets immédiats?

Un petit rôle de quelques jours dans un film de Jérémie Sein, et un premier rôle dans l'adaptation de « L'amour est surcoté », de Mourad Winter, d'après son roman.

ANILIVA PARTENAIRE L'OCCITANIE PARTENAIRE PARTENAIRE PARTENAIRE PARTENAIR PARTENAIR

Région Occitanie

L'Occitanie, partenaire complice du film!



C'est dès la fin 2020, que Cécilia Rouaud et ses producteurs ont commencé à tisser des liens étroits avec la Région Occitanie.

Attirée par des paysages singuliers d'Occitanie, Cécilia Rouaud souhaitait installer sa comédie déjantée à la fois dans un univers urbain glaçant, un peu hostile, et des décors naturels troublants, infinis, arides et solaires. Avec ses partis-pris esthétiques, il s'agissait de récréer un petit monde contemporain imaginaire et dépaysant qui serve ses personnages et son récit.

La commission du film Occitanie films, en proposant une palette de décors variés et étonnants, a cherché à répondre au mieux à la direction artistique ambitieuse de ce polar décalé. La diversité des décors et les paysages contrastés de l'Occitanie ont offert ainsi un terrain de jeu idéal, grandeur nature, à l'imaginaire de la réalisatrice.





Le film a reçu l'accompagnement et le soutien financier de la Région Occitanie, en partenariat avec le CNC. Le tournage, du 23 août au 1er octobre 2021, s'est déroulé, entre l'Hérault et le Gard, à Montpellier, Aigues-Mortes, au lac du Salagou et à Bouzigues près de Sète.

Pour accompagner le tournage, la production s'est entourée de nombreux talents d'Occitanie pour composer au mieux son équipe de tournage, à tous les postes, des repérages aux castings, de la machinerie aux décors, de l'image aux costumes.

En outre, la Région et Occitanie films accompagnent également la sortie du film, qui participe à l'attractivité des territoires et au rayonnement de l'Occitanie, partout en France et à l'étranger.

Plus d'informations sur le cinéma et l'audiovisuel en Occitanie — www.occitanie-films.fr

MAX François Damiens

KARIM William Lebghil

STEPHANIE Laura Felpin

PAULO **Bruno Podalydès**

Avec la participation de Vanessa Paradis dans le rôle de MARIANNE

AGOLLI **Genti Kame**

MOUNIA Alicia Hava

MLLE JEAN **Emilie Cazenave**

JACQUES-YVES **Jean-François Cayrey**

L'AGENT IMMOBILIER Benjamin Gomez

ODILE Lucile de la Morena

FEMME HÔTEL Diane Robert

L'AGENT 0 Mathieu Lardot

LISTE Artistisque

Réalisation Cécilia Rouaud

Scénario Cécilia Rouaud

Production FIRELIGHT

Stan Collet Frank Mettre

Co-production ARTEMIS PRODUCTION

Patrick Quinet

LA CLASSE AMERICAINE Michel Hazanavicius

Image Pierre Cottereau

Décors Sébastien Gondek

Montage Fabrice Rouaud

Costumes Sonia Philouze

Son **Rémi Daru**

Fred Demolder Jean Paul Hurier

Musique originale, composée et interprétée par Low ENTERTAINMENT

Directrice de production Véronique Lamarche

Régisseur général Marc Cohen

Casting Constance Demontoy

Agnès Alberny

Avec le soutien de LA REGION OCCITANIE

